

JANE AUSTEN

Orgueil et préjugés



Flammarion

Extrait de la publication

Orgueil et préjugés

JANE AUSTEN

Orgueil et préjugés

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

Flammarion

En couverture, portraits de :
Maria B. Fox (© Bridgeman Art Library) ;
Elizabeth Campbell (© Philip Mould Ltd, Londres /
Bridgeman Art Library) ;
femme en robe noire (© Bridgeman Art Library) ;
jeune homme (© National Gallery of Scotland, Édimbourg /
Bridgeman Art Library) ;
jeune femme rousse (© Bridgeman Art Library).

© Éditions Flammarion, Paris, 2009

ISBN : 978-2-0812-2950-1

Chapitre 1

C'EST UNE VÉRITÉ universellement reconnue qu'un célibataire doté d'une certaine fortune est nécessairement à la recherche d'une épouse.

Même si l'on ignore à peu près tout de ce que pense ou ressent un tel homme lorsqu'il fait son apparition, cette vérité est si bien fixée dans les esprits des familles de la région qu'il est considéré comme la propriété légitime de l'une ou l'autre de leurs filles.

— Mon cher Mr Bennet, lui dit un jour son épouse, savez-vous que Netherfield Park est enfin loué ?

Mr Bennet répondit qu'il l'ignorait.

— C'est pourtant le cas, répliqua la dame, car Mrs Long, qui sort d'ici, m'a tout raconté.

Mr Bennet garda le silence.

— N'avez-vous pas envie d'apprendre qui l'a loué ? s'écria son épouse, impatiente.

— Vous avez, vous, envie de me le dire, et je n'ai rien contre l'idée de l'apprendre.

L'invitation était plus que suffisante.

— Eh bien, mon cher, sachez que d'après Mrs Long, Netherfield est loué par un jeune homme très riche, du nord de l'Angleterre. Il est venu lundi en voiture à quatre chevaux pour voir les lieux, qui lui ont tellement plu qu'il est aussitôt tombé d'accord avec Mr Morris. Il doit emménager avant le 1^{er} octobre et certains de ses domestiques arriveront avant la fin de la semaine prochaine.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Bingley.

— Est-il marié ou célibataire ?

— Oh ! célibataire, mon cher, évidemment ! Un célibataire très riche, qui a quatre ou cinq mille livres de rentes. Voilà qui est excellent pour nos filles !

— Pourquoi ? De quelle manière cela peut-il les affecter ?

— Mon cher Mr Bennet, répondit sa femme, comment peut-on être aussi assommant ? Vous savez bien ce que j'ai en tête : qu'il se marie avec l'une d'elles.

— Est-ce le projet qui le pousse à s'installer ici ?

— Le projet ? Comment pouvez-vous dire de telles bêtises ! Mais il est très probable qu'il tombe amoureux de l'une d'elles, c'est pourquoi vous devrez lui rendre visite dès qu'il arrivera.

— Je n'en vois pas la raison. Vous pourrez y aller avec les filles, ou les envoyer seules, ce qui vaudra peut-être mieux encore, car vous êtes aussi jolie qu'elles, et c'est sur vous que Mr Bingley risquerait de jeter son dévolu.

— Mon cher, vous me flattez. Je ne suis certes pas dépourvue de beauté, mais je ne prétends plus aujourd'hui à rien d'extraordinaire. Quand une femme a élevé cinq filles, elle ne doit plus s'inquiéter de sa propre beauté.

— À cet âge-là, il lui en reste rarement assez pour s'inquiéter.

— Pourtant, mon cher, il faut absolument que vous alliez voir Mr Bingley quand il sera devenu notre voisin.

— C'est plus que je ne peux vous en promettre.

— Mais pensez à vos filles ! Songez au beau parti que cela serait pour l'une d'elles. Sir William et Lady Lucas sont décidés à lui rendre visite pour cette seule raison car, vous le savez, en général, ils ne vont pas voir les nouveaux venus. Vous devrez y aller car nous ne pourrions pas, nous, lui rendre visite tant que vous ne l'aurez pas fait.

— Vous êtes trop à cheval sur l'étiquette. Mr Bingley sera ravi de vous voir, j'en suis sûr, et je vais lui envoyer un mot

pour lui assurer que de tout mon cœur je consens à son mariage avec celle de nos filles qu'il choisira, même si je me sens obligé de lui faire l'éloge de ma petite Lizzy.

— Je souhaite que vous n'en fassiez rien. Lizzy n'a rien de mieux que les autres et je suis certaine qu'elle est bien moins jolie que Jane, et bien moins gaie que Lydia. Mais c'est à elle que vous accordez toujours la préférence.

— Nos filles n'ont pas grand-chose pour les recommander, répliqua-t-il. Elles sont toutes sottes et ignorantes, comme les autres, mais Lizzy a un peu plus de vivacité que ses sœurs.

— Mr Bennet, comment pouvez-vous ainsi dire du mal de vos propres enfants ? Vous prenez plaisir à me contrarier. Vous n'avez aucune pitié pour mes pauvres nerfs.

— Vous vous méprenez, ma chère. J'ai beaucoup d'estime pour vos nerfs. Ce sont pour moi de vieux amis. Voilà au moins vingt ans que je vous entends parler d'eux avec le plus grand respect.

— Ah ! Vous ne savez pas combien je souffre.

— Mais j'espère que vous vous remettrez, et que vous vivrez assez longtemps pour voir arriver dans le voisinage bien des jeunes gens qui ont quatre mille livres de rentes.

— Même s'il en arrivait vingt, cela ne nous servirait à rien puisque vous refusez de leur rendre visite.

— Croyez-moi, ma chère, quand ils seront vingt, je leur rendrai visite à tous.

Mr Bennet était un si curieux mélange d'intelligence, d'humour sarcastique, de réserve et de caprice que vingt-trois années n'avaient pas suffi à son épouse pour comprendre son caractère. Sa personnalité à elle était moins difficile à pénétrer. C'était une femme à l'esprit borné, aux connaissances limitées et à l'humeur incertaine. Lorsqu'elle était mécontente, elle s'imaginait victime de ses nerfs. L'unique objectif de Mrs Bennet était marier ses filles ; son unique réconfort, elle le tirait des visites et des nouvelles.

Chapitre 2

MR BENNET fut l'un des premiers à présenter ses hommages à Mr Bingley. Il avait toujours eu l'intention d'aller le voir, même si, jusqu'à la dernière minute, il affirma à son épouse qu'il s'en abstiendrait ; elle n'en fut informée qu'après coup, dans la soirée qui suivit cette visite. Voici comment elle l'apprit. Observant la deuxième de ses filles qui décorait un chapeau, il lui dit tout à coup :

— J'espère que cela plaira à Mr Bingley, Lizzy.

— Nous n'avons aucun moyen de savoir ce qui plaît à Mr Bingley, protesta sa mère avec aigreur, puisque nous n'avons pas le droit d'aller le voir.

— Vous oubliez, maman, dit Elizabeth, que nous le rencontrerons dans les réceptions, et que Mrs Long a promis de nous le présenter.

— Je crois que Mrs Long n'en fera rien. Elle a elle-même deux nièces. C'est une femme égoïste et hypocrite, que je n'estime guère.

— Moi non plus, dit Mr Bennet, et je suis heureux de constater que vous ne comptez pas sur elle pour vous rendre service.

Mrs Bennet ne daigna pas répondre mais, incapable de se contenir, elle se mit à réprimander une de ses filles.

— Cesse donc de tousser ainsi, Kitty, pour l'amour du Ciel ! Aie un peu de pitié pour mes nerfs. Tu les mets en pièces.

— Kitty a la toux très impolie, dit son père, elle choisit très mal le moment de ses quintes.

— Je ne tousse pas pour mon plaisir, répondit Kitty d'un ton maussade. Quand aura lieu ton prochain bal, Lizzy ?

— Dans quinze jours.

— Tout à fait, renchérit sa mère, et Mrs Long ne reviendra que la veille. Elle ne pourra donc pas nous le présenter, puisqu'elle ne l'aura pas encore rencontré.

— Alors, ma chère, vous aurez peut-être l'avantage, et c'est vous qui présenterez Mr Bingley à votre amie.

— Impossible, Mr Bennet, impossible, puisque je ne le connais pas moi-même. Comment peut-on être aussi taquin ?

— J'admire votre circonspection. Quinze jours, c'est en effet fort peu. On ne peut connaître vraiment un homme au bout de quinze jours. Mais si ce n'est pas nous qui faisons le premier pas, ce sera quelqu'un d'autre. Après tout, Mrs Long et ses nièces ont droit à leur chance ; comme elle y verra une action généreuse, c'est moi qui ferai les présentations, si vous refusez de vous en charger.

Les filles dévisagèrent leur père. Mrs Bennet dit simplement :

— Bêtises, bêtises !

— Que peut bien signifier ce commentaire énergique ? s'exclama son mari. Considérez-vous que le rituel des présentations et l'importance qu'on lui accorde ne sont que des bêtises ? Sur ce point, je ne saurais être de votre avis. Qu'en dis-tu, Mary ? Car tu es une demoiselle très réfléchie, je le sais, qui lit de grands livres et en tire des citations.

Mary avait envie de faire une réponse fort sensée, mais elle ne sut comment s'y prendre.

— Pendant que Mary ajuste ses idées, poursuivit-il, revenons-en à Mr Bingley.

— Je suis lasse de Mr Bingley, déclara sa femme.

— Je suis désolé de l'apprendre, mais pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? Si j'avais su cela ce matin, je ne serais certainement pas allé chez lui. C'est bien dommage mais, maintenant que je lui ai rendu visite, nous ne pourrions éviter de le fréquenter.

Il provoqua ainsi exactement ce qu'il espérait : la stupéfaction de ces dames, celle de Mrs Bennet étant peut-être la plus grande. Cependant, une fois passé le premier émoi, elle déclara qu'elle s'y attendait depuis le début.

— Comme vous avez bien agi, mon cher Mr Bennet ! Je savais que je finirais par vous persuader. J'étais sûre que vous aimiez trop vos filles pour négliger une telle relation. Ah, que je suis contente ! Et quelle bonne plaisanterie, d'y être allé ce matin sans en dire un mot jusqu'à cet instant.

— À présent, Kitty, tu peux tousser tant que tu voudras, dit Mr Bennet.

Là-dessus, il quitta la pièce, fatigué par le ravissement de sa femme.

— Quel excellent père vous avez, mes filles ! s'écria-t-elle lorsque la porte fut fermée. Je ne sais comment vous pourrez jamais le remercier de sa bonté, ni comment je le pourrai moi-même, d'ailleurs. À notre âge, ce n'est guère agréable, je vous assure, de faire chaque jour de nouvelles connaissances, mais pour vous, nous ferions n'importe quoi. Lydia, ma chérie, tu as beau être la plus jeune, je pense bien que Mr Bingley dansera avec toi au prochain bal.

— Oh, fit Lydia avec vigueur, je ne suis pas inquiète, car j'ai beau être en effet la plus jeune, c'est moi qui suis la plus grande.

Le reste de la soirée fut consacré à se demander dans combien de temps Mr Bingley rendrait sa visite à Mr Bennet et à décider quand il faudrait l'inviter à dîner.

Chapitre 3

MALGRÉ L'INTERROGATOIRE auquel elle soumit son mari, avec l'aide de ses cinq filles, Mrs Bennet ne put obtenir un portrait satisfaisant de Mr Bingley. Elles s'y prirent de bien des manières, questions sans détour, suppositions ingénieuses et lointaines hypothèses, mais il résista à toutes leurs ruses, si bien qu'elles se virent obligées de se rallier

aux renseignements de seconde main que leur fournit leur voisine, Lady Lucas. Celle-ci leur présenta un rapport hautement favorable. Sir William avait été enchanté par ce très jeune homme, merveilleusement beau, tout à fait charmant, et qui, pour couronner le tout, comptait venir en nombreuse compagnie au prochain bal. Rien n'aurait pu être plus délicieux ! S'il aimait danser, Mr Bingley était disposé à tomber amoureux, et l'on nourrissait de solides espoirs de conquérir son cœur.

— Si je peux seulement voir l'une de mes filles heureusement établie à Netherfield, dit Mrs Bennet à son époux, et toutes les autres aussi bien mariées, je n'aurai plus rien à désirer.

Au bout de quelques jours, Mr Bingley rendit sa visite à Mr Bennet et passa une dizaine de minutes avec lui dans sa bibliothèque. Il avait espéré qu'on lui laisserait voir ces demoiselles, dont la beauté lui avait été tant vantée, mais il ne vit que leur père. Les demoiselles eurent un peu plus de chance car, d'une fenêtre de l'étage, elles purent s'assurer qu'il portait une redingote bleue et qu'il montait un cheval noir.

Une invitation à dîner fut envoyée peu après. Mrs Bennet avait déjà prévu le menu qui ferait honneur à ses talents de maîtresse de maison lorsque arriva une réponse qui retarda tout cela. Mr Bingley devait être à Londres le lendemain, et ne pouvait donc accepter l'honneur de leur invitation, etc. Mrs Bennet en fut tout à fait déconcertée. Elle ne voyait pas quelles affaires il pouvait avoir en ville si tôt après son arrivée dans le Hertfordshire, et elle commença à redouter qu'il ne passât son temps à courir d'un endroit à l'autre, sans jamais s'installer à Netherfield comme il l'aurait dû. Lady Lucas calma un peu ses craintes en lançant l'idée qu'il était allé à Londres dans le seul but de rassembler un grand nombre d'amis pour le bal, et le bruit courut bientôt que Mr Bingley amènerait avec lui douze dames et sept messieurs. Les filles regrettaient qu'il y eût tant de dames, mais furent consolées la veille du bal en apprenant qu'elles ne seraient pas douze à venir de Londres, mais six, ses cinq sœurs et une cousine. Et quand ils finirent par arriver au bal, ils

n'étaient que cinq en tout : Mr Bingley, ses deux sœurs, le mari de l'aînée et un autre jeune homme.

Mr Bingley était joli garçon et avait l'air d'un gentleman ; son visage était charmant, et ses manières aisées et naturelles. Ses sœurs étaient de belles jeunes femmes, à l'allure incontestablement élégante. Son beau-frère, Mr Hurst, n'avait d'un gentleman que l'apparence, mais son ami Mr Darcy attira bientôt l'attention de toute l'assemblée par sa haute taille, son beau visage, son port plein de noblesse ; cinq minutes après son entrée, la rumeur circulait déjà qu'il avait dix mille livres de rentes. Les messieurs déclarèrent que c'était un homme bien fait, les dames le trouvèrent beaucoup plus beau que Mr Bingley et il fit l'objet d'une vive admiration pendant la première moitié de la soirée, jusqu'à ce que ses manières finissent par déplaire et le rendre bien moins estimable. On découvrit en effet qu'il était orgueilleux, qu'il regardait tout le monde de haut, et qu'il ne s'abaissait jamais à montrer du plaisir. Toute sa grande propriété du Derbyshire n'aurait pu lui éviter d'avoir une mine fort intimidante et désagréable, et d'être indigne qu'on le comparât à son ami.

Mr Bingley eut bientôt fait la connaissance des principaux invités ; il était gai et ouvert, il participa à toutes les danses, fut fâché que le bal se terminât si tôt et proposa d'en donner lui-même un à Netherfield. D'aussi aimables qualités parlent d'elles-mêmes. Quel contraste entre lui et son ami ! Mr Darcy ne dansa qu'une fois avec Mrs Hurst et une fois avec Miss Bingley, refusa d'être présenté à aucune autre dame et passa le reste de la soirée à se promener dans la salle en adressant parfois quelques mots aux membres de son petit groupe. L'opinion fut bientôt faite : c'était l'homme le plus orgueilleux, le plus désagréable qui fût, et tout le monde espérait qu'il ne reviendrait jamais. Parmi ceux qui le critiquèrent avec le plus de véhémence figurait Mrs Bennet ; la désapprobation qu'inspirait son attitude générale prenait chez elle l'aspect d'un ressentiment particulier, parce qu'il avait dédaigné l'une de ses filles.

La rareté des cavaliers avait obligé Elizabeth Bennet à rester assise pendant deux danses. Mr Darcy se trouvait alors assez près pour qu'elle entendît une conversation entre lui et Mr Bingley, qui quitta le bal quelques minutes afin d'inciter son ami à le rejoindre.

— Viens, Darcy, lui dit-il, il faut que tu dances avec nous. J'ai horreur de te voir rester planté là, tout seul. C'est stupide, et tu ferais bien mieux de prendre part au bal.

— Certainement pas. Tu sais que je déteste danser, sauf quand je connais parfaitement ma cavalière. Dans une soirée comme celle-ci, cela me serait insupportable. Tes sœurs sont déjà prises et si je devais choisir pour partenaire une des autres femmes ici présentes, ce serait pour moi une punition.

— Je ne voudrais pas pour un empire être aussi difficile que toi ! Sur mon honneur, je n'ai de ma vie rencontré autant de jeunes filles charmantes, et il y en a plusieurs qui sont exceptionnellement jolies, vois-tu.

— Tu dances avec la seule qui soit belle, dit Mr Darcy en regardant l'aînée des demoiselles Bennet.

— Oh, c'est la plus exquise créature que j'aie jamais vue ! Mais l'une de ses sœurs est assise juste derrière toi ; elle est très jolie et, j'en suis sûr, tout à fait aimable. Je vais demander à ma cavalière de te présenter.

— De qui parles-tu ?

En se retournant, Darcy contempla un instant Elizabeth, jusqu'au moment où il croisa son regard. Il détourna les yeux et déclara froidement :

— Elle est tolérable, mais pas assez jolie pour me tenter, et je ne suis pas d'humeur à prêter de l'intérêt aux demoiselles que les autres hommes dédaignent. Tu ferais mieux de rejoindre ta partenaire pour profiter de ses sourires, car tu perds ton temps avec moi.

Mr Bingley suivit ce conseil. Mr Darcy s'éloigna, inspirant à Elizabeth des sentiments assez peu chaleureux. Cependant, elle raconta cette histoire à ses amies avec beaucoup d'entrain, car

elle avait un caractère vif et enjoué, et aimait à rire du moindre ridicule.

Dans l'ensemble, la soirée se déroula agréablement pour toute la famille. Mrs Bennet avait vu sa fille aînée très admirée par les occupants de Netherfield. Mr Bingley avait dansé deux fois avec elle, et les sœurs de ce jeune homme lui avaient accordé leur attention. Jane en tirait autant de joie que sa mère, mais une joie moins bruyante. Elizabeth partageait le plaisir de Jane. Mary avait entendu qu'on parlait d'elle à Miss Bingley comme de la jeune fille la plus accomplie du voisinage ; quant à Catherine et Lydia, elles avaient eu la chance de ne jamais manquer de cavaliers, ce qui était à leur âge la seule chose dont elles se souciaient lors d'un bal. Ce fut donc de bonne humeur que ces dames regagnèrent Longbourn, le village où elles vivaient, et dont elles étaient les principales habitantes. Elles trouvèrent Mr Bennet encore debout. Lorsqu'il avait un livre en main, il oubliait le temps et, en l'occurrence, il manifesta beaucoup de curiosité à propos d'une soirée qui avait suscité de si grandioses attentes. Il avait espéré que sa femme serait déçue par le nouveau venu, mais il comprit bientôt qu'il aurait droit à un tout autre récit.

— Oh, mon cher Mr Bennet ! s'exclama-t-elle en entrant dans la pièce, nous avons eu une soirée tout à fait délicieuse, un excellent bal. Je regrette que vous n'en ayez pas profité. Jane a été si admirée, on n'a jamais rien vu de pareil. Tout le monde l'a complimentée sur son air, et Mr Bingley l'a trouvée très belle et a dansé deux fois avec elle. Vous rendez-vous compte, mon cher ? Il a bel et bien dansé deux fois avec elle, et elle est la seule cavalière à qui il ait demandé une deuxième danse. Tout d'abord, il a invité Miss Lucas. J'étais si contrariée qu'il l'eût choisie, pourtant elle ne lui inspirait aucune admiration ; de fait, elle n'en inspire à personne, vous le savez. Puis il a paru ébloui par Jane alors qu'elle s'avavançait pour prendre part au bal. Il a donc voulu savoir qui elle était, il s'est fait présenter et il a souhaité qu'elle lui réservât les deux prochaines danses. Il a dansé les deux suivantes avec Miss King, et les deux d'après

avec Maria Lucas, puis de nouveau avec Jane, ensuite avec Lizzy, et pour les deux dernières danses...

— S'il avait eu un peu de compassion pour moi, protesta son mari avec impatience, il n'aurait pas dansé autant ! Pour l'amour du Ciel, laissez donc la liste de ses cavalières. Ah, s'il avait pu se fouler la cheville dès la première danse !

— Oh, mon cher, poursuivit Mrs Bennet, je suis absolument ravie de lui. Il est exceptionnellement bel homme ! Et ses sœurs sont des femmes charmantes. De ma vie je n'ai rien vu d'aussi élégant que leurs toilettes. Je dirais que la dentelle de la robe de Mrs Hurst...

Elle fut de nouveau interrompue. Mr Bennet refusa toute description vestimentaire, et son épouse fut donc obligée d'aborder le sujet par un autre aspect. Avec beaucoup d'aigreur et non sans exagération, elle rendit compte de la grossièreté choquante de Mr Darcy.

— Mais je peux vous assurer, ajouta-t-elle, que Lizzy n'y perdra guère si elle n'est pas à son goût, car c'est un homme horrible, tout à fait désagréable et qui ne mérite pas qu'on cherche à lui plaire. Si hautain, si prétentieux qu'il en était insupportable ! Il se promenait ici et là en se croyant le centre du monde ! Pas assez jolie pour qu'il danse avec elle ! Si vous aviez été là, mon cher, vous auriez pu lui rabattre son caquet. Je le déteste, cet homme.

Chapitre 4

QUAND JANE ET ELIZABETH se retrouvèrent seules, l'aînée, qui s'était jusque-là montrée prudente dans ses éloges, déclara à sa cadette combien elle admirait Mr Bingley.

— Il est exactement ce qu'un jeune homme doit être, raisonnable, de bonne humeur, enjoué, et je n'ai jamais vu de manières aussi plaisantes ! Tant d'aisance, avec une aussi parfaite éducation !

— Et il est joli garçon, répondit Elizabeth, ce qu'un jeune homme doit être également, si possible. Son portrait est donc complet.

— J'ai été très flattée qu'il m'invitât à danser une deuxième fois. Je ne m'attendais pas à pareil compliment.

— Ah non ? Moi, je m'y attendais pour toi. Mais c'est une des grandes différences qui nous séparent. Tu es toujours surprise par les compliments qu'on t'adresse, moi jamais. Il t'a redemandé de danser avec lui, quoi de plus naturel ? Comment n'aurait-il pas vu que tu étais à peu près cinq fois plus jolie que toutes les autres femmes présentes ? Pas de quoi remercier sa galanterie. Enfin, il est certainement très gentil, et je t'autorise à le trouver aimable. Tu as trouvé à ton goût bien des hommes plus stupides.

— Chère Lizzy !

— Oh, tu as bien trop tendance à aimer tout le monde, tu le sais. Tu ne vois jamais rien à reprocher aux gens. Ils sont tous bons et charmants à tes yeux. De ma vie, je ne t'ai entendue dire du mal de personne.

— Je ne souhaite critiquer personne de manière hâtive, mais je dis toujours ce que je pense.

— Je le sais, et c'est bien ce qui m'étonne. Avec ton bon sens, être aussi sincèrement aveugle aux folies et à l'ineptie des autres ! La fausse candeur est monnaie courante, on la rencontre partout, mais être candide sans ostentation, sans calcul, prendre ce qu'il y a de bon chez les gens et le rendre meilleur encore, en laissant de côté ce qu'ils ont de mauvais, voilà qui n'appartient qu'à toi. Enfin, tu aimes les sœurs de ce monsieur, dis-tu ? Leurs manières ne valent pas les siennes.

— Certes non, au premier abord. Mais ce sont des femmes très aimables lorsqu'on bavarde avec elles. Miss Bingley va vivre avec son frère et tenir sa maison. À moins que je me trompe

lourdement, ce sera pour nous une voisine tout à fait charmante.

Elizabeth écouta en silence, mais ne fut pas convaincue. Le comportement des sœurs Bingley au bal n'était pas fait pour plaire. Comme Lizzy était plus prompte à observer et de tempérament moins souple que sa sœur, et comme son jugement n'était pas obscurci, n'ayant été l'objet d'aucune attention, elle n'était guère disposée à les trouver à son goût. C'étaient de fait des dames très élégantes, non dépourvues de bonne humeur quand elles étaient satisfaites, capables de se montrer aimables lorsqu'elles le désiraient, mais pleines d'orgueil et de prétention. Plutôt belles, instruites dans l'un des meilleurs pensionnats privés de Londres, d'une fortune s'élevant à vingt mille livres, elles avaient l'habitude de dépenser plus qu'elles n'auraient dû, et de fréquenter des personnes de haut rang. Elles avaient donc toutes les raisons d'avoir une très haute estime d'elles-mêmes, et fort peu de considération pour autrui. Elles appartenaient à une famille respectable du nord de l'Angleterre, fait qui s'était gravé dans leur mémoire bien mieux que l'origine toute commerciale de la fortune de leur frère et de la leur.

Mr Bingley avait hérité près de cent mille livres de son père, lequel destinait cette somme à l'achat d'une propriété, mais à qui la mort n'avait pas laissé le temps d'accomplir ce projet. Mr Bingley comptait bien le réaliser, et il fixait parfois son choix sur un comté, mais comme il disposait à présent d'une bonne maison et du droit de chasser sur ses terres, beaucoup parmi ceux qui connaissaient bien son caractère facile pensaient qu'il risquait de passer le restant de ses jours à Netherfield, en laissant à la génération suivante le soin d'acheter une propriété.

Ses sœurs souhaitaient vivement qu'il en possédât une en son nom. Pourtant, même s'il n'était pour le moment que locataire, Miss Bingley ne répugnait nullement à présider sa table, et Mrs Hurst, dont le mari avait plus d'élégance que de fortune, n'était pas moins disposée à considérer la maison de son frère comme la sienne lorsqu'elle le jugeait bon. Mr Bingley était majeur depuis moins de deux ans lorsqu'une recommandation

Georgiana vivait à présent à Pemberley, et l'attachement entre Elizabeth et sa belle-sœur était exactement tel que Darcy l'avait espéré. Elles s'appréciaient autant qu'elles l'avaient prévu. Georgiana avait la plus haute estime possible pour Elizabeth, même si elle avait d'abord éprouvé une stupeur proche de l'effroi en l'entendant parler à son frère de manière si libre et si frondeuse. Alors qu'il lui avait toujours inspiré un respect qui étouffait presque son affection, elle le voyait à présent devenu un objet de plaisanterie sans détour. Elle s'ouvrit ainsi à des idées qui n'avaient jamais auparavant effleuré son esprit. Grâce aux instructions d'Elizabeth, elle en vint à comprendre qu'une femme peut s'autoriser avec son mari ce qu'un frère ne tolère pas toujours chez une sœur de plus de dix ans sa cadette.

Lady Catherine fut hautement indignée par le mariage de son neveu ; avec sa franchise tant vantée, elle répondit à la lettre annonçant l'événement par un discours si injurieux, surtout à propos d'Elizabeth, que pendant quelque temps toute relation fut rompue. Mais à force de persuasion, Elizabeth finit par convaincre Darcy de passer outre à cette insulte et de chercher à se réconcilier ; après une certaine résistance, sa tante céda, soit par affection pour lui, soit par curiosité de voir comment sa femme se comportait. Elle condescendit à leur rendre visite à Pemberley, malgré la souillure infligée à ses bois non seulement par la présence d'une telle maîtresse, mais par les séjours de son oncle et de sa tante de Londres.

Avec les Gardiner, ils restèrent très intimes. De même que son épouse, Darcy les aimait réellement, et tous deux éprouvèrent toujours une très chaleureuse reconnaissance envers ceux qui, en amenant Elizabeth dans le Derbyshire, avaient rendu possible leur union.

Composition et mise en pages



N° d'édition : L.01EHBN000307.N001
Dépôt légal : octobre 2009